

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XI

(Suite)

—Ton maître a fort bien agi en enlevant sa cousine puisqu'elle l'aime et qu'on la persécutait, répondit de Morvan ; seulement il aurait dû mieux choisir ses défenseurs.

—Dame ! monseigneur, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut se fier à la discrétion de tout le monde : on ne s'adresse qu'aux personnes qui vous sont parfaitement connues, or, voilà dix ans que Jasmin et moi sommes au service de notre maître.

—Et ton maître se nomme ?

—Le vicomte de Chamarande.

—Eh bien ! tu diras de ma part au vicomte de Chamarande qu'il a extrêmement mal placé sa confiance en Jasmin et en toi. Quoi ! tu ignores qui je suis, et tu déclines ainsi, à la première sommation, le nom de ton maître ! . . .

—Oh ! monseigneur, votre reproche est injuste, je connais assez mon monde pour juger à la première vue les personnes à qui j'ai affaire. Il est impossible qu'un cavalier d'aussi bonne mine que vous n'ait pas su plaire à de charmantes dames, et ne soit pas, par reconnaissance, un peu amoureux ! Or, comme les amoureux sont bons et compatissants, je . . .

—Allons, trêve de sottises paroles, interrompit de Morvan en rougissant. Cours rassurer le vicomte de Chamarande et sa cousine, et dis-leur de ma part que si je puis leur être bon à quelque chose, ils m'obligeront infiniment en disposant de moi.

—Vous voyez bien, monseigneur, que je ne me trompais pas prétendant que vous étiez la générosité en personne.

—Voilà déjà trop de bavardage ! dépêche-toi d'aller remplir ma commission.

Le valet salua profondément le chevalier ; puis, après avoir épongé avec son mouchoir quelques gouttelettes de sang attirées par le fouet de de Morvan sur son visage, il éperonna vigoureusement sa rosse, qui, cette fois, daigna prendre presque le trot.

Alain avait écouté avec une grande attention le court dialogue échangé entre son maître et le domestique du vicomte de Chamarande.

Lorsqu'ils se vit seul avec de Morvan, il se mit à sourire de cette façon semi-naïve, semi-narquoise, habituelle aux paysans bas-bretons, puis baissant la voix :

—Si vous m'en croyez, monsieur le chevalier, dit-il, vous ne vous mêlerez de rien dans les affaires de ces gens-là !

—Je te remercie, Alain, de vouloir bien prendre la peine de me donner des conseils, répondit le jeune homme en riant.

—Dame ! monsieur le chevalier, je me suis laissé conter que l'on a vu parfois des imbéciles comme moi dire des choses sensées, et des gens de naissance et d'éducation comme vous en faire de déraisonnables.

—Que trouves-tu donc de si répréhensible dans la conduite du vicomte de Chamarande.

—D'abord, maître, je n'aime pas les gens qui ravissent les jeunes filles ! Ce sont des effrontés ! Ensuite, il me semble fort drôle que ce vicomte, se croyant poursuivi, n'ait pas même jugé à propos de mettre son nez hors de la portière : ça ne prouve pas en faveur de son courage. Enfin, quelque bon air que vous ayez, il n'y a pas lieu de vous traiter de monseigneur comme l'a fait tout le temps ce grand escogriffe de valet, et moi je me défie de ceux qui vous flattent.

—Je vois, Alain, que voyager te forme l'esprit. Alors quelle est ton opinion sur ce vicomte de Chamarande ?

—Mon opinion, monsieur le chevalier, c'est qu'il n'enlève pas du tout sa cousine ?

—Parbleu, s'écria de Morvan, voilà une réponse fort originale dont je ne t'aurais jamais soupçonné capable. Et pourquoi donc le vicomte de Chamarande, selon toi, n'enlève-t-il pas sa cousine ?

—Quand on ravit une jeunesse, on doit s'attendre à être poursuivi, n'est-ce pas ?

—Certes : aussi as-tu pu voir l'émotion que notre apparition a causée à Jasmin et à son canard.

—Or, quand on s'attend à être poursuivi, reprit Alain, on n'attelle pas à son coche deux chevaux de labour, lents comme des tortues et incapables de faire plus de trois lieues par jour ! C'est comme qui dirait si on montait la cavalerie légère avec des bœufs ! . . .

De Morvan était doué d'un esprit droit qui lui faisait accepter la vérité de quelque part et sous quelque forme qu'elle se présentât ; aussi la réflexion fort sensée d'Alain le fit-elle réfléchir.

—J'avoue, en effet, répondit-il après un moment de silence, qu'il règne dans tout ceci un certain air de mystère ! Je me tiendrai sur mes gardes.

Lorsque, cinq minutes plus tard, le chevalier passa devant le carrosse du vicomte de Chamarande, il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil curieux.

Les portières en étaient toujours hermétiquement fermées. De Morvan, fort intrigué, continua son chemin.

Le village de Nort, où nos deux aventuriers devaient coucher et où ils arrivèrent vers les trois heures, comptait à cette époque trois maisons : deux de ces maisons servaient d'auberge, la troisième était une boutique de maréchal-ferrant.

Ce fut à l'enseigne de l'*Enchanteur Merlin* qu'ils s'arrêtèrent.

Pendant qu'Alain, après avoir dessellé les chevaux, les promenait à petits pas, pour les conduire ensuite à l'abreuvoir, de Morvan entra dans l'auberge, examinait les localités et jetait en passant un regard triste et interrogateur sur les fourneaux éteints de la cuisine.

L'intérieur du bel établissement de l'*Enchanteur Merlin* comptait trois pièces : la cuisine placée au milieu ; puis une chambre à coucher située de chaque côté.

Comme ces deux chambres étaient aussi mal meublées l'une que l'autre, ou, pour parler plus exactement, comme elles ne l'étaient pas du tout, de Morvan déposa son manteau au hasard, en signe de possession, dans celle de gauche, puis il se mit en quête du dîner.

Après bien des pourparlers et des frais réels d'éloquence, il obtint un demi-poulet et un quart de livre de lard.

Rassuré sur son repas, il se dirigea ensuite, selon son habitude quotidienne, vers l'écurie, pour s'assurer que son cheval ne manquait de rien.

Vers les cinq heures, le chevalier, en compagnie d'Alain, était installé dans sa chambre, devant une table vermoulue qui supportait leur piteux dîner, lorsqu'il vit le mystérieux carrosse s'arrêter devant l'auberge de l'*Enchanteur Merlin*.

Il s'empresse de quitter la table et de courir à la fenêtre.

Cette fois, la fugitive ne pouvait plus échapper, pensait-il, à sa curiosité ; cependant il fut déçu dans son attente.

La cousine du vicomte de Chamarande descendit, il est vrai, de carrosse ; mais un voile noir tellement épais couvrait son visage, que de Morvan ne put même entrevoir ses traits.

Il jugea néanmoins, à la tournure jeune et svelte, à la démarche souple et dégagée de l'inconnue, qu'elle devait être jolie.

Son cousin, le conquérant Chamarande, semblait veiller sur elle avec une attention inquiète, qui décelait encore plus de jalousie que d'amour.

Il la tenait par le bras et la suivait comme son ombre.

Ce qui frappa surtout de Morvan, dans la personne du vicomte, ce fut l'incroyable profusion de rubans aux couleurs vives et tranchées étalée sur ses vêtements.

Le chevalier pensa que cette toilette constituait une nou-